

COURS N° 3 : LE ROMAN, ENTRE SENSIBILITÉ ET LIBERTINAGE

Avec *La Princesse de Clèves*, en 1648, apparaît un goût nouveau du roman pour la vraisemblance et la représentation de caractères qui permettent de rapprocher l'œuvre de son public – puisque les lecteur·rices peuvent plus facilement s'identifier aux personnages. Le XVIII^e siècle poursuit dans cette lignée en inventant de nouvelles formes et de nouveaux contenus romanesques.

L'essor progressif du roman au cours du siècle est attesté par la « librairie » (= l'édition) : on publie une quinzaine de romans en 1715, puis une trentaine par an en moyenne entre 1730 et 1740, enfin une cinquantaine par an à partir de 1750. En dépit des succès éditoriaux de la seconde moitié du siècle, néanmoins, le genre est encore en quête de légitimité.

Le roman du XVIII^e siècle est en effet caractérisé à la fois par son succès et par le mépris dont il fait paradoxalement l'objet. C'est un genre qui est encore en quête de légitimité et qui ne parvient pas à rivaliser avec les genres considérés comme nobles (poésie, tragédie). Jusqu'à la fin du siècle, il semble trop peu légitime pour être assumé comme tel : Laclos publie à la suite de bien d'autres, au début des *Liaisons dangereuses* (1782), un « avertissement au lecteur » dans lequel il dénie à son roman le statut de fiction et déclare être non pas l'auteur des lettres qui s'y trouvent mais leur simple scripteur ou compilateur.

Le XVIII^e siècle est donc la période durant laquelle le roman, en dépit des accusations d'in vraisemblance et d'immoralité dont il continue de faire l'objet, entre par effraction dans la bonne société et acquiert progressivement ses lettres de noblesse.

1. LE ROMAN-MÉMOIRES OU À LA PREMIÈRE PERSONNE

1.1. DÉFINITION ET ENJEUX

La forme du roman-mémoires connaît un succès important dans les années 1730-1740, avec le lancement de la publication, sous forme de roman feuilleton, de *Paysan parvenu* et de *La Vie de Marianne*, deux romans de Marivaux qui resteront inachevés. Elle incarne bien la tension du roman entre réalité et fiction qui anime l'ensemble du XVIII^e siècle : tout en produisant l'illusion du réel, le roman doit se présenter comme un simulacre, une fiction.

Le **roman-mémoires** coule un roman dans le moule des **mémoires**¹. Il fait semblant de proposer une autobiographie et joue ainsi avec la **tension entre genre romanesque (fiction) et genre biographique (réalité)**. Le roman-mémoires implique en effet un contrat particulier avec le lectorat : l'auteur·rice brouille les pistes et joue le jeu de l'authenticité mais les lecteur·rices savent que c'est une fiction.

1.2. UN EXTRAIT DE ROMAN-MÉMOIRES : *L'HISTOIRE DU CHEVALIER DES GRIEUX ET DE MANON LESCAUT* DE PRÉVOST

Manon Lescaut est le septième tome des *Mémoires d'un homme de qualité*. Dans ce volume, le narrateur principal, « l'homme de qualité », recroise le chemin du chevalier Des Grieux qui lui raconte sa passion fatale pour une courtisane (ce qui fait de lui le **narrateur second**).

¹ Les **mémoires** (toujours masculin et pluriel !) : genre **narratif** et **autobiographique** dans lequel un individu (souvent noble, ou en tout cas jouissant d'une position élevée dans la société), écrit, à la fin de sa vie, les événements qu'il a vécus ou dont il a été témoin.

- **Abbé Prévost, *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, in *Mémoires d'un homme de qualité*, 1731, sc. de rencontre :**

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt, l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que, si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ; mais on ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des prodiges. J'ajoutais mille choses pressantes. Ma belle inconnue savait bien qu'on est point trompeur à mon âge ; elle me confessa que, si je voyais quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croirait m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétais que j'étais prêt à tout entreprendre, mais, n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenais à cette assurance générale, qui ne pouvait être d'un grand secours pour elle et pour moi.

2. LE ROMAN ÉPISTOLAIRE

Montesquieu, avec le premier roman épistolaire polyphonique du siècle que sont *Les Lettres persanes* (cf. cours n° 1), initie une véritable mode : cette forme va connaître un succès croissant, avec *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau en 1761 ou encore les *Liaisons dangereuses* de Laclos (1782).

On appelle ces romans « **épistolaires** » car ils consistent uniquement en un échange de **lettres** (« épître » = synonyme du mot « lettre ») ; ils sont en outre **polyphoniques**, c'est-à-dire à **plusieurs voix** car plusieurs personnages prennent la parole, parfois pour raconter un seul événement, dont il nous est ainsi donné plusieurs **points de vue**.

2.1. LE ROMAN « SENSIBLE », OU ROMAN DU SENTIMENT : L'EXEMPLE DE *JULIE* OU *LA NOUVELLE HÉLOÏSE*, LE BEST-SELLER DU XVIII^E SIÈCLE

Le roman *Julie ou La Nouvelle Héloïse* de Rousseau est sous-titré « Lettres de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes recueillies et publiées par Jean-Jacques Rousseau ». Il implique le même pacte entre l'auteur et les lecteur·rices que les romans-mémoires ou que *Les Liaisons dangereuses* : Rousseau met en place un dispositif préfaciel similaire à celui de Laclos pour jouer entre réalité et fiction. Il revendique l'authenticité (ce sont de vraies lettres, qu'il se serait contenté de rassembler), alors même que les lecteur·rices savent qu'il s'agit d'une fiction.

Outre cette question de la vraisemblance et de l'authenticité, que pose le sous-titre de *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, ce roman marque l'apogée de la **sensibilité** en littérature. La question de la sensibilité, dont l'importance va déjà croissant dans la première moitié du XVIII^e, connaît un véritable essor dans la seconde moitié du siècle et explique l'extraordinaire succès de ce roman de Rousseau qu'on ne lit pourtant presque plus aujourd'hui.



« Le premier baiser » ; Illustration pour *La Nouvelle Héloïse* dans *Œuvres de J.-J. Rousseau* ; Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), auteur ; Jean-Michel Moreau, le Jeune (1741-1814), dessinateur, Bruxelles, Ed. de Londres, 1773. BnF.

Julie ou La Nouvelle Héloïse est un **roman sensible**, ou un **roman du sentiment**, pour trois principales raisons :

➤ **le sujet**

Le jeune précepteur Saint-Preux et la jeune fille noble à qui il donne des cours éprouvent des sentiments amoureux réciproques mais leur différence de condition sociale rend leur mariage impossible ; ce sont de « belles âmes », qui sont censées susciter l'empathie des lecteur-rices car même s'ils commettent une faute (liaison hors-mariage), ils souhaitent instinctivement respecter la morale.

➤ **le lieu**

Le roman se situe à Clarens, au bord du lac Léman, dans un environnement naturel, auquel est opposée la ville de Paris, qui apparaît comme un lieu de corruption. À la fin de l'œuvre, Saint-Preux retourne à Clarens et découvre le jardin anglais conçu par Julie et son époux M. de Wolmar, que le marquis René-Louis de Girardin décide de recréer à Ermenonville :



Rousseau à Ermenonville, devant l'étang du Désert ; Constant Bourgeois (1767-1841), dessinateur ; Antoine Patrice Guyot (1777-1845), graveur, 1808. BnF, département des Estampes et de la Photographie, UB-10-FOL

➤ **la polyphonie épistolaire**

Les lettres, rédigées à la première personne, donnent à lire les émotions des personnages, leurs réactions aux événements, leurs pensées et sensations.

• **Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, partie I, lettre 26, 1761**

Lettre XXVI [de Saint-Preux] à Julie

Que mon état est changé dans peu de jours ! Que d'amertumes se mêlent à la douceur de me rapprocher de vous ! Que de tristes réflexions m'assiègent ! Que de traverses mes craintes me font prévoir ! O Julie ! que c'est un fatal présent du ciel qu'une âme sensible ! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre. Vil jouet de l'air et des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein, régleront sa destinée, et il sera content ou triste au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'absurdes maximes un obstacle invincible aux justes vœux de son cœur. Les hommes le puniront d'avoir des sentiments droits de chaque chose, et d'en juger par ce qui est véritable plutôt que par ce qui est de convention. Seul il suffirait pour faire sa propre misère, en se livrant indiscrètement aux attraits divins de l'honnête et du beau, tandis que les pesantes chaînes de la nécessité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité suprême sans se

souvenir qu'il est homme : son cœur et sa raison seront incessamment en guerre, et des désirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle est la situation cruelle où me plongent le sort qui m'accable et mes sentiments qui m'élèvent, et ton père qui me méprise, et toi qui fais le charme et le tourment de ma vie. Sans toi, beauté fatale, je n'aurais jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon âme et de bassesse dans ma fortune ; j'aurais vécu tranquille et serais mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avais occupé sur la terre. Mais t'avoir vue et ne pouvoir te posséder, t'adorer et n'être qu'un homme, être aimé et ne pouvoir être heureux, habiter les mêmes lieux et ne pouvoir vivre ensemble !... O Julie, à qui je ne puis renoncer ! ô destinée que je ne puis vaincre ! quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes désirs ni mon impuissance !

Quel effet bizarre et inconcevable ! Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensers funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie ; il est triste et horrible ; il en est plus conforme à l'état de mon âme, et je n'en habiterais pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte et environne mon habitation, que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah ! je le sens, ma Julie, s'il fallait renoncer à vous, il n'y aurait plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Au rebours du roman du sentiment, dans lequel prime la sincérité des émotions exprimées par les personnages, le roman libertin, lui, consacre leur caractère « feint » et le règne de l'illusion, de la duperie, et de la manipulation des personnes justement trop « sensibles ».

2.2. LA PEINTURE DU LIBERTINAGE PAR *LES LIAISONS DANGEREUSES*



Jean-Honoré Fragonard, *Le Verrou*, huile sur toile, 73x93 cm, Paris, musée du Louvre

Sur ce tableau, dont on a souvent fait la représentation du libertinage, et sur la question de la représentation des violences sexuelles dans les romans libertins, ou liés au libertinage, voir le blog « Malaises dans la lecture » : <https://malaises.hypotheses.org/587>.

Du libertinage « d'esprit » au libertinage « de mœurs »

Au XVII^e siècle, la personne libertine est celle qui est indocile aux croyances religieuses, qui se permet de penser ou d'agir en dehors des normes, ne supporte pas le dogme. À la fin du règne de Louis XIV, après l'entreprise de critique voire de destruction de toute croyance religieuse menée entre autres par Gassendi, Cyrano de Bergerac ou Fontenelle, les libertins apparaissent comme des contestataires de la monarchie absolue, qui prônent une forme d'individualisme de la pensée et de rationalisme. C'est ce que la critique a appelé le « libertinage d'esprit ».

Au XVIII^e siècle, les Lumières prennent le relais des contestations politiques. C'est à partir de là que le libertinage s'applique au mode de vie et s'associe à un esprit de débauche, à une forme de perversion de l'état social et de l'état du corps. Les libertins sont qualifiés, à partir de la Régence, de « **roués** », en référence au supplice de la roue auquel les exposaient leurs pratiques sexuelles. La **rouerie** des libertins désigne ainsi leur habileté à tromper et à manipuler leurs victimes.

Le libertinage dans *Les Liaisons dangereuses*

Laclos est un admirateur de Rousseau et prétend donner à son roman une valeur exemplaire, une fonction morale. D'après lui, la peinture des vices des libertins, incarnés par le couple Merteuil-Valmont dans le roman, permettrait de les connaître et donc...de les éviter.

De l'observation au voyeurisme et au fantasme, il n'y a néanmoins qu'un pas, que les lecteur·rices sont encouragé·es à franchir par le dispositif épistolaire. On est en effet tenté, à la lecture du roman, en voyant exposés un ensemble de points de vue, de relativiser ou d'excuser les vices, voire de s'identifier à la marquise de Merteuil – qui, comme les lecteur·rices, connaît toutes les lettres.

- **Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, 1782 : lettres 47 et 48**

La forme épistolaire du roman est mise à profit par Laclos dans la reprise du *topos* libertin de la « femme-pupitre », qui consiste à faire du corps d'une partenaire sexuelle une table d'écriture. L'originalité de Laclos réside dans les trois personnages féminins qu'il convoque au sein de ces deux lettres : Valmont ne se contente pas d'écrire une lettre sur le dos d'Émilie, une courtisane avec qui il a eu une relation d'une nuit ; il destine cette lettre à la présidente de Tourvel, qu'il prétend séduire, et l'adresse à la marquise de Merteuil, son acolyte libertine pour qu'elle l'envoie elle-même.

Lettre XLVII

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil

Je ne vous verrai pas encore aujourd'hui, ma belle amie, & voici mes raisons, que je vous prie de recevoir avec indulgence.

Au lieu de revenir hier directement, je me suis arrêté chez la comtesse de ***, dont le château se trouvait presque sur ma route, & à qui j'ai demandé à dîner. Je ne suis arrivé à Paris que vers les sept heures, & je suis descendu à l'Opéra, où j'espérais que vous pourriez être.

L'opéra fini, j'ai été revoir mes amies du foyer ; j'y ai retrouvé mon ancienne Émilie, entourée d'une cour nombreuse, tant en femmes qu'en hommes, à qui elle donnait à souper le soir même à P... Je ne fus pas plutôt entré dans ce cercle, que je fus prié de souper, par acclamation. Je le fus aussi par une petite figure grosse & courte, qui me baragouina une invitation en français de Hollande, & que je reconnus pour le véritable héros de la fête. J'acceptai.

J'appris, dans ma route, que la maison où nous allions était le prix convenu des bontés d'Émilie pour cette figure grotesque, & que ce souper était un véritable repas de noce. Le petit homme ne se possédait pas de joie, dans l'attente du bonheur dont il allait jouir ; il m'en parut si satisfait, qu'il me donna envie de le troubler ; ce que je fis en effet.

La seule difficulté que j'éprouvai fut de décider Émilie, que la richesse du bourgmestre rendait un peu scrupuleuse. Elle se prêta pourtant, après quelques façons, au projet que je donnai, de remplir de vin ce petit tonneau à bière, & de le mettre ainsi hors de combat pour toute la nuit.

L'idée sublime que nous nous étions formée d'un buveur Hollandais, nous fit employer tous les moyens connus. Nous réussîmes si bien, qu'au dessert il n'avait déjà plus la force de tenir son verre : mais la secourable Émilie & moi l'entonnions à qui mieux mieux. Enfin, il tomba sous la table, dans une ivresse telle, qu'elle doit au moins durer huit jours. Nous nous décidâmes alors à le renvoyer à Paris ; & comme il n'avait pas gardé sa voiture, je le fis charger dans la mienne, & je restai à sa place. Je reçus ensuite les compliments de l'assemblée, qui se retira bientôt après, & me laissa maître du champ de bataille. Cette gaieté, & peut-être ma longue retraite, m'ont fait trouver Émilie si désirable, que je lui ai promis de rester avec elle jusqu'à la résurrection du Hollandais.

Cette complaisance de ma part est le prix de celle qu'elle vient d'avoir, de me servir de pupitre pour écrire à ma belle dévote, à qui j'ai trouvé plaisant d'envoyer une lettre écrite du lit & presque dans les bras d'une fille, interrompue même pour une infidélité complète, & dans laquelle je lui rendis un compte exact de ma situation & de ma conduite. Émilie, qui a lu l'épître, en a ri comme une folle, & j'espère que vous en rirez aussi.

Comme il faut que ma lettre soit timbrée de Paris, je vous l'envoie ; je la laisse ouverte. Vous voudrez bien la lire, la cacheter, & la faire mettre à la poste. Surtout n'allez pas vous servir de votre cachet, ni même d'aucun emblème amoureux ; une tête seulement. Adieu, ma belle amie.

Je rouvre ma lettre ; j'ai décidé Émilie à aller aux Italiens... Je profiterai de ce temps pour aller vous voir. Je serai chez vous à six heures au plus tard ; &, si cela vous convient, nous irons ensemble sur les sept heures chez madame de Volanges. Il sera décent que je ne diffère pas l'invitation que j'ai à lui faire de la part de Mme de Rosemonde ; de plus, je serai bien aise de voir la petite Volanges.

Adieu, la très belle dame. Je veux avoir tant de plaisir à vous embrasser que le chevalier puisse en être jaloux.

De P... ce 30 août 17...

Lettre XLVIII

Le vicomte de Valmont à la présidente de Tourvel

(Timbrée de Paris.)

C'est après une nuit orageuse, & pendant laquelle je n'ai pas fermé l'œil ; c'est après avoir été sans cesse ou dans l'agitation d'une ardeur dévorante, ou dans l'entier anéantissement de toutes les facultés de mon âme, que je viens chercher auprès de vous, Madame, un calme dont j'ai besoin, & dont pourtant je n'espère pas pouvoir jouir encore. En effet, la situation où je suis en vous écrivant me fait connaître, plus que jamais, la puissance irrésistible de l'amour ; j'ai peine à conserver assez d'empire sur moi pour mettre quelque ordre dans mes idées ; & déjà je prévois que je ne finirai pas cette lettre, sans être obligé de l'interrompre. Quoi ! ne puis-je donc espérer que vous partagerez quelque jour le trouble que j'éprouve en ce moment ? J'ose croire cependant que, si vous le connaissiez bien, vous n'y seriez pas entièrement insensible. Croyez-moi, Madame, la froide tranquillité, le sommeil de l'âme, image de la mort, ne mènent point au bonheur ; les passions actives peuvent seules y conduire ; & malgré les tourments que vous me faites éprouver, je crois pouvoir assurer sans crainte, que, dans ce moment, je suis plus heureux que vous. En vain m'accablez-vous de vos rigueurs désolantes ; elles ne m'empêchent point de m'abandonner entièrement à l'amour, & d'oublier, dans le délire qu'il me cause, le désespoir auquel vous me livrez. C'est ainsi que je veux me venger de l'exil auquel vous me condamnez. Jamais je n'eus tant de plaisir en vous écrivant ; jamais je ne ressentis, dans cette occupation, une émotion si douce, & cependant si vive. Tout semble augmenter mes transports : l'air que je respire est plein de volupté ; la table même sur laquelle je vous écris, consacrée pour la première fois à cet usage, devient pour moi l'autel sacré de l'amour ; combien elle va s'embellir à mes yeux ! j'aurai tracé sur elle le serment de vous aimer toujours ! Pardonnez, je vous en supplie, au désordre de mes sens. Je devrais peut-être m'abandonner moins à des transports que vous ne partagez pas : il faut vous quitter un moment pour dissiper une ivresse qui s'augmente à chaque instant, & qui devient plus forte que moi.

Je reviens à vous, Madame, & sans doute j'y reviens toujours avec le même empressement. Cependant le sentiment du bonheur a fui loin de moi ; il a fait place à celui des privations cruelles. A quoi me sert-il de vous parler de mes sentiments, si je cherche en vain les moyens de vous en convaincre ? Après tant d'efforts réitérés, la confiance & la force m'abandonnent à la fois. Si je me retrace encore les plaisirs de l'amour, c'est pour sentir plus vivement le regret d'en être privé. Je ne me vois de ressource que dans votre indulgence, & je sens trop, dans ce moment, combien j'en ai besoin pour espérer de l'obtenir. Cependant jamais mon amour ne fut plus respectueux, jamais il ne dut moins vous offenser ; il est tel, j'ose le dire, que la vertu la plus sévère ne devrait pas le craindre : mais je crains moi-même de vous entretenir plus longtemps de la peine que j'éprouve. Assuré que l'objet qui la cause ne la partage pas, il ne faut pas au moins abuser de ses bontés ; & ce serait le faire, que d'employer plus de temps à vous retracer cette douloureuse image. Je ne prends plus que celui de vous supplier de me répondre, & de ne jamais douter de la vérité de mes sentiments.

Écrite de P... datée de Paris, ce 30 août 17...



Charles-Louis Lingée, illustration pour *Les Liaisons dangereuses*, 1796, gravure



Nicolas Lavreince (1737-1807), dessinateur ; Romain Girard, graveur, 1787 ; BnF, département des Estampes et de la Photographie, RESERVE AA-3 (GIRARD, ROMAIN)